

## La boxe, sport favori du septième art

Deux cinéastes américains montent à leur tour sur le ring

Il y eut *Rocky*, et *Raging Bull*, et tant d'autres films célèbres ou peu connus. *Fighter*, fiction hollywoodienne de David O. Russell, et *Boxing Gym*, documentaire de Frederick Wiseman, offrent au spectateur deux visions très différentes du ring, de ce qui s'y passe et du contexte social de la boxe.

*Fighter* obéit à la liturgie des grands mélodrames du noble art, tout en atteignant souvent une intensité comique digne du meilleur cinéma italien.

Frederick Wiseman nous fait passer, avec *Boxing Gym*, une heure et demie dans le cocon d'une petite salle d'entraînement d'Austin, Texas. Une usine à brutalité ? Non, un lieu où l'on apprend à se connaître soi-même. ■

Lire pages 18 et 20

## Une heure dans le cocon d'une petite salle d'entraînement, à Austin, Texas

Les candidats au dévouement de « Boxing Gym », de Frederick Wiseman, relèguent la barbarie à l'extérieur des rings

### Boxing Gym

C'est entre les murs d'un club de boxe d'Austin (Texas) que Frederick Wiseman a tourné *Boxing Gym*, son 38<sup>e</sup> long-métrage. Petit club sans enseigne, mais dont le nom, Lord Gym, est à lui seul un signe d'élection. On se le repasse sous le manteau, comme les meilleures adresses, pour le préserver des mauvaises fréquentations.

Une heure et demie entre ces murs sans rien voir ou presque de la lumière du jour, en réduisant les scènes dialoguées à la portion congrue : voilà le principe du film.

L'expérience pourrait être oppressante, ou lassante. C'est tout le contraire. En posant là sa caméra, le vétéran du cinéma direct qu'est Frederick Wiseman transmet au spectateur la passion qu'il filme chez ses personnages.

Comment ? En s'en remettant aux moyens les plus basiques du cinéma documentaire – la captation à vif d'images et de sons – et à un instinct acéré. Des cadres parfaitement composés, une attention aux moindres gestes, aux moindres détails du lieu également, dont l'agencement à lui seul raconte une riche histoire. Un sens du rythme ensuite, raccord avec sa

matière, qui s'exprime par des boucles, des répétitions, un montage aérien qui rapproche la boxe de la danse plus que d'un quelconque sport violent. Tant et si bien que sans avoir jamais eu la moindre attirance pour cette discipline, on sort du film avec l'envie de taper dans un punching-ball.

### Contrôle des corps

Frederick Wiseman a passé la plus grande partie de sa carrière à ausculter les tensions entre le contrôle institutionnel des corps et la manière dont ceux-ci y réagissent – que ce soit dans le champ social (*Public Housing, Welfare*),

médical (*Hospital, Near Death, Ticut Follies, Primate...*) ou judiciaire (*Law and Order, Domestic Violence, Juvenile Court...*). Ici, comme dans son film précédent, *La Danse*, la dialectique se joue à l'échelle individuelle, entre les pulsions des personnages et la manière dont ils parviennent à les canaliser.

Quelques indications données par un coach permettront aux moins initiés de comprendre que ce qui se joue dans cette enceinte est de l'ordre de la connaissance de soi. Chez Lord Gym, on apprend à se protéger plus qu'à frapper. On apprend que la puissance est avant tout affaire de rythme, d'équilibre

interne. Si le combat est l'horizon, et le ring le centre de gravité, on n'y arrive qu'à l'issue d'un long travail d'autodiscipline.

Tel que le montre le cinéaste américain, le petit club est un cocon, un espace de civilisation protégé des agressions du monde. En attestent les longs plans répétés sur le rituel du bandage des mains, les pauses de la caméra sur des couffins posés aux pieds de parents venus s'entraîner une heure ou deux, ou encore cette conversation entre la mère d'un jeune épileptique et le patron du lieu, qui lui assure que son fils pourra s'entraîner sans risquer de prendre un

coup. Qu'il s'agisse de la tuerie de Virginia Tech, en 2007, ou de la guerre en Irak, dont parlent entre eux les membres du club, la barbarie est reléguée à l'extérieur.

« Ceux qui viennent ici ont renoncé à se battre dans la rue, dit un des entraîneurs à un nouveau venu. La priorité, c'est garder ses forces pour les combats. » ■

Isabelle Regnier

Documentaire américain

de Frederick Wiseman. (1h 31.)

Lire la critique de « Frederick Wiseman », ouvrage publié sous la direction de Marie-Christine de Navacelle et Joshua Siegel, page 18.

## Au-delà de la mythologie, la boxe raconte une aventure humaine

Le romancier Frédéric Roux, auteur d'un « Mike Tyson » et d'un roman intitulé « Ring », est allé voir « Fighter » et « Boxing Gym » pour « Le Monde »

Monter sur un ring de cinéma, même Charlott l'a fait. Magnifier les épreuves du boxeur avant sa gloire, et après sa chute, est l'un des scénarios préférés d'Hollywood. C'est la métaphore sportive rêvée pour figurer l'art d'encaisser et de se relever. « Ce qui est livré au public, écrivait Roland Barthes, c'est le grand spectacle de la douleur, de la défaite et de la justice. »

Au panthéon des grandes gueules cassées, la trogne têtue de Robert Ryan dans *Nous avons gagné ce soir*, de Robert Wise (1949), orgueil et punition de l'homme qui refuse de se coucher devant la pègre ; l'énergie positive d'Errol Flynn dans *Gentleman Jim*, de Raoul Walsh (1942), consacré à la carrière du cogneur James Corbett ; l'obstination de Paul Newman dans *Marké par la haine*, de Robert Wise

(1956), biopic de Rocky Marciano ; le KO encaissé par Anthony Quinn, le colosse Moutain Rivera terrassé par Cassius Clay, dans *Requiem pour un champion*, de Ralph Nelson (1962). Tant d'autres...

« Le plus beau des films sur la boxe, c'est *Fat City*, de John Huston (1972). Le film est juste, les acteurs ne sont pas hystériques, les personnages sont d'ailleurs des boxeurs de troisième catégorie. C'est plus facile d'interpréter un charlot qu'un champion du monde, comme le fit Robert de Niro dans *Raging Bull*. Avec brio certes : il a chopé quatre ou cinq gestes, et ça marche ! Mais je reproche à Scorsese sa complaisance. La vraie violence, ça va tellement vite qu'on ne voit rien. Le moyen le plus vulgaire pour la rendre visible, c'est le ralenti. Et Scorsese en abuse. On voit le sang gicler du visage ! »

Qui parle ? Le romancier Frédéric

Roux, qui a publié un *Mike Tyson* (Grasset 1999), signé un roman intitulé *Ring* (Grasset 2004), et enfilé lui-même les gants lorsque, engagé dans un mouvement para-situ et post-dada nommé Présence Panchounette, il s'est piqué d'organiser un championnat du monde de boxe des artistes. On le retrouve sur son blog : Red-Dog-pagesperso-orange.fr/.

### Mythologie

Notre expert n'est pas tendre avec la série des *Rocky* (« Du gignol ! Stallone, comme tous les adversaires qu'il rencontre, est grotesque ! Dans la réalité, pour un seul des centaines de coups qu'ils se portent, t'es mort ! »).

Avoir pratiqué la boxe permet de comprendre l'enjeu du sujet, derrière la caméra – ce fut le cas de Stanley Kubrick, auteur du *Baiser*

*du tueur* (1955), un thriller tournant autour du ring. Et d'avoir un jugement éclairé, côté spectateur. Frédéric Roux est allé voir pour nous *Boxing Gym*, le documentaire de Fred Wiseman sur une salle d'entraînement à Austin, au Texas. Et *Fighter*, de David O. Russell, que les Oscars viennent d'honorer.

« La boxe est un sport de cadences, de rythmes. Un-deux-trois, gauche-droite, gauche-droite, un-deux-trois-quatre, et on recommence..., tout est scandé, c'est une partition. Le temps est l'ennemi. C'est un travail à la chaîne, un sport qui a à voir avec des valeurs ouvrières, le travail à la chaîne. »

Le film de Wiseman « montre ça assez bien. Il a compris que l'essentiel, ce n'est pas le combat mais le hors-champ. Huston montrait lui aussi que tout se passe à l'entraînement. Ce n'est pas triomphant, on

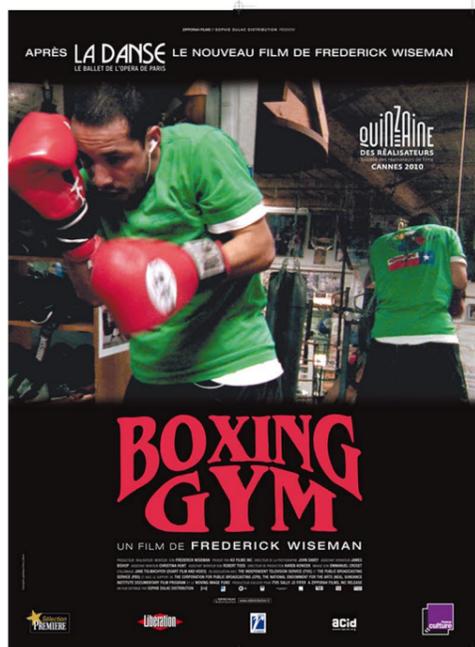
se bat avec le chronomètre, la vie d'un boxeur est scandée comme ça : une minute, trois minutes, une minute, trois minutes... Wiseman filme l'horloge. Il rend compte du côté abrutissant, les secondes qui défilent ».

La boxe ne signifie pas la même chose chez nous qu'en Amérique, où elle est valorisée, et au-delà de la mythologie, elle raconte une aventure humaine. « Une aventure qui recommence sans cesse, dit Roux. Une histoire de filiation. C'est parce qu'il fait le combat de trop que le règne du champion du monde s'achève, et qu'il est remplacé par celui qui l'a battu, lequel referra la même erreur dix ans plus tard, passant le flambeau à la génération suivante. Je n'aime pas quand Hollywood rajoute ses rédemptions finales à cette belle figuration de l'Histoire. De ce point de vue, le Mil-

lion Dollar Baby de Clint Eastwood était affreux, avec son plan sur la croix quand l'héroïne meurt ! »

Ce que Frédéric Roux a apprécié dans *Boxing Gym* comme dans *Fighter*, c'est leur caractère bienveillant. Leurs auteurs ont « le respect des gens qu'ils montrent. Wiseman regarde, sans rien souligner. Dans la salle où il a planté sa caméra, il y a des obèses, des Blancs, des Noirs, des latinos, des avocats, des chômeurs... toutes les catégories sociales, qui fraternisent quelques heures. C'est une métaphore du melting-pot. Il se contente de montrer. Il n'y a pas de jugement moral dans *Fighter*, ni condamnation du mauvais, ni béatification du bon, en dépit de sa morale très chrétienne. Question : pourquoi sommes-nous incapables de faire ça en France ? » ■

Jean-Luc Douin



**ROUND** Résultat de six semaines dans une salle d'Austin, «Boxing Gym» montre comment l'Amérique se défoule et défie ses propres violences.

**BOXING GYM** documentaire de **FREDERICK WISEMAN**. 1h 51.

«Savez-vous ce que l'on ressent lorsqu'on vous crache en pleine figure et qu'on vous fait avaler des ordures ?» Cho Seung-hui, un étudiant sud-coréen en lettres de 23 ans, a dit ça dans l'un des testaments vidéo qu'il a laissés avant de foncer vers le campus de Virginia Tech, à Blacksburg (Virginie), le matin du 16 avril 2007, et de tirer à vue dans la fac, tuant 32 personnes et en blessant de nombreuses autres, avant de se suicider. Dans une séquence de *Boxing Gym*, le proprio de la salle de boxe, Richard Lord, discute avec un type grisonnant qui parle d'une amie à lui qui s'est pris une balle en plein rein pendant ●●●

## WISEMAN, KO ORIGINEL

●●● le massacre de Virginia Tech, et se demande si c'est le genre de cadeau qui vous laisse une chance de revenir galoper parmi les vivants pour encore quelques tours de pistes. Plus tard dans le documentaire, d'autres gars en sueur repartent du fait divers et un jeune hispanique dit en sautillant d'un pied sur l'autre : «Le plus terrible, c'est que ça va recommencer.» A raison. En août 2009, George Sodini, 48 balais, va débouler au L.A. Fitness Gym de Bridgeville (Pennsylvanie), flinguant trois femmes avant de se suicider. Il tenait lui aussi un journal, où on peut lire (1) : «Ma colère et ma rage se sont largement calmées depuis que j'ai commencé à soulever de la fonte. Soulever des poids me vide, mais il me reste de l'énergie.»

Le plaisir que l'on prend à regarder *Boxing Gym* – c'est est – à dire à voir des gens très différents, tous âges et sexes confondus, se donner un mal de chien pour se dépenser et acquérir les bons gestes de la boxe dans cette salle de Austin (Texas) – ne doit pas faire oublier le thème fondamental de Frederick Wiseman depuis son premier film-choc, *Titicut Follies*, tourné dans une prison-hôpital psychiatrique en 1967 : la violence, et les formes qu'elle prend au sein de la communauté humaine. Explosive ou domptée, survenant à pas de loup pour arracher la vie par le crime, ou s'infusant dans les corps par la maladie sans retour, la violence est devenue le sujet taraudant de son œuvre sans qu'il l'ait vraiment décidé. D'autres échos du hors-champ chaotique de ce qui se passe en dehors du club viennent transpirer dans le récit de vandalisme, engagement militaire en Afghanistan... Au pays des armes à feu en libre circulation, la hantise, depuis Columbine, des ordales individuelles et spontanées traverse la société, comme l'accomplissement d'une tension irrésolue entre liberté totale et nécessité du contrôle absolu.

Dans la salle du Lord's Gym, les règles de la boxe se doublent d'un état d'esprit collectif qui interdit aux ramenards de (trop) la ramener et à ceux qui cherchent les embrouilles de trouver avec qui se frayer. La salle fonctionne comme un genre de kolkhoze sportif moyennement rationalisé mais porteur de valeurs d'entraide et de respect mutuel, sans distinction de classe sociale ou d'appartenance ethnique. «Richard Lord est un ancien boxeur professionnel, son père était un organisateur de combats. Il a créé la salle il y a seize ans et domine complètement l'endroit. C'est un type direct, il ne raconte pas de conneries», nous dit le cinéaste que l'on rencontrait vendredi à l'heure d'un petit-déjeuner sur le pouce dans les locaux où il met la dernière main au montage de son prochain film sur le Crazy Horse. «Pour moi, le Lord's Gym c'est le melting-pot américain par excellence. Des gens d'origines différentes, dont pas mal d'immigrés cubains et mexicains, qui s'adonnent à un sport violent et ritualisé. Là-bas, j'ai rencontré un juge qui s'entraînait, et il m'a dit qu'il avait croisé dans la salle au moins quinze jeunes qu'il avait fait jeter en prison...»

**Partition percussive.** Frederick Wiseman pense depuis longtemps à un film sur la boxe – jeune, il s'était inscrit dans un club, avec un pote ; il n'a pas tenu plus de deux semaines –, sans jamais trouver le bon angle d'attaque. En visite à Austin pour y rencontrer un ami universitaire, Wiseman lui parle de cette

envie avortée et l'ami lui dit qu'il doit absolument aller jeter un œil du côté de la salle du Lord's Gym, un hangar sans la clim, couvert d'affiches de matchs, avec des punching-balls rafistolés au ruban adhésif et des vieux sièges défoncés. «Quand je suis entré, j'ai tout de suite su que c'était là qu'il fallait tourner. A Hollywood, ils paieraient 5 millions de dollars pour faire un décor pareil, dit Wiseman en riant. Et puis je me suis tout de suite très bien entendu avec Richard. Cinq semaines plus tard, je débarquais avec le chef opérateur, John Davey, et un assistant caméra. Et on est venu tous les jours, du matin au soir, pendant six semaines.» C'est Wiseman qui fait la prise de son, et ici la matière sonore ultrarhythmique de la salle joue un rôle important. Comme si le cinéaste avait plus que jamais monté son film à l'oreille, construisant, dit-il, une partition percussive à la Steve Reich : la sonnerie de l'horloge décomptant le temps du round, le tap-tap des pas sur le lino, les coups dans les punching-balls, les claquements des speed-balls et les bruits du souffle des sportifs qui vont au combat ou au tapis. Le cinéaste capte aussi au vol les conversations, comme ce jeune gars qui avoue : «Putain, j'adore me prendre une bonne droite à la mâchoire. J'aime être sonné, ne plus savoir du tout où je suis et avoir à combattre pour m'en sortir.»

Au fond, que voit-on au fil, rapide, des séquences qui saisissent la monotonie forcenée de l'entraînement ? Une stupéfiante réserve d'agressivité à haut voltage, capable d'actionner (y compris chez quelques obèses ou gens âgés) le jeu de jambes et la puissance d'impact des poings, comme une bête bondissant hors du corps. C'est toujours mieux de venir là que de se cogner la tête contre les murs, histoire de lever en soi, à force d'échauffement et jusqu'à la transe, les fantômes d'un corps étranger : *shadow-boxing*, voire, pourquoi pas, *ghost-boxing*. Le noble art du pugilat exprime également la passion commune d'être un autre. C'est peut-être aussi une bonne alternative à la psychanalyse. Non pas extirper de l'intérieur des névroses cadencées à double tour via un long texte libérateur mais, par la boxe, redescendre au niveau de l'animal, des grognements et de la sensation silencieuse.

**Lois fondamentales.** Si la boxe fascine le cinéma, c'est probablement que personne n'a jamais envisagé que les uppercuts dans la figure étaient bons pour la santé. Mais aussi, comme le dit quelque part Adorno dans son offensive anti-Freud, que ce sport peut constituer «une méthode cathartique digne de ce nom», capable d'«aider les hommes à prendre conscience du malheur, du malheur général et de leur malheur propre, qui en est inséparable». Chacun affine donc une forme de perfection technique pour, au final, se faire démolir (même les gagnants finissent ahuris), comme pour affiner la connaissance que l'on a des lois fondamentales de ce monde. Dans un livre consacré à Wiseman (2), paru en janvier, on trouve un texte, intitulé *Nous tous*, du grand écrivain, romancier et journaliste américain William T. Vollmann (*les Fusils, la Famille royale...*) qui cherche à expliquer pourquoi les films du documentariste (*Law and Order, Near Death*), mais aussi sa fiction, d'après Vassili Grossman, la

*Dernière Lettre*) le fascine, quand bien même il lui arrive de trouver sa persévérance d'observateur impassible ponctuellement fastidieuse. Parmi ses conclusions, l'une est frappante : «Ce qu'offre Wiseman, c'est l'espace autour du processus, ce dans quoi nous baignons pendant toute la "vie réelle", avec ses lenteurs, ses répétitions et ses vraisemblances

«Quand je suis entré dans la salle, j'ai tout de suite su que c'était là qu'il fallait tourner. A Hollywood ils paieraient 5 millions de dollars pour faire un décor pareil.»

**Frederick Wiseman**

que le hasard rend uniques. Bien sûr ce que nous voyons dans un film de Wiseman est un montage, mais léger. Comme une plante arrachée, avec encore un reste de terre.»

**Tri radical.** Pour la Danse, tourné pendant douze semaines dans les locaux de l'Opéra Garnier, Wiseman avait 150 heures d'images ; pour *Boxing Gym* 90 heures. Il l'a d'ailleurs monté à l'ancienne, sur une table de montage Steenbeck, coupant et collant manuellement la pellicule. Il lui faut de six à huit mois de travail pour construire ses films à partir d'un tri radical des éléments enregistrés avec, notamment, un système de classification des rushes «adapté de celui du Guide Michelin : un, deux, ou trois étoiles (l'utilisation de fourchettes ne ferait que compliquer les choses)». Dans *Boxing*

Gym, la succession des séquences ne suit en rien l'ordre chronologique du tournage. Plusieurs jours ou semaines peuvent séparer un changement de plan. «Mes films sont en partie liés à la fiction, assure-t-il. La structure, les idées, le montage viennent de la fiction. J'ai exactement le même problème qu'un écrivain devant sa page blanche : caractérisation,

passage du temps, métaphores, statut dramatique, abstraction... Il me faut trouver la structure du récit. Je ne suis évidemment pas aussi libre que l'écrivain dans ma relation entre les faits et l'imagination, mais à partir de ce que j'ai tourné, j'ai quand même un

choix immense.»

Pas de glamour ni de mythologie grandiose à la *Raging Bull* dans ce palais de sueur du furet Richard Lord, virevoltant entre gamine en tongs roses et Popeye latino ou black. Le récit réchappé du montage au scalpel du cinéaste, trônant au milieu d'un énorme chutier de pellicules jugées inaptes, est aussi une histoire très moderne : d'un côté, le stress capitaliste de l'action, la mythologie du corps efficace et du mental d'acier ; de l'autre, une aspiration à on ne sait quelle nouvelle utopie complice, difficile à inventer.

**DIDIER PÉRON**

(1) «La Logique du massacre, derniers écrits des tueurs de masse», éditions Inculte.

(2) «Frederick Wiseman», Gallimard-MoMa, 160 p.



Frederick Wiseman, 81 ans, lundi à Paris, où il boucle le montage de son prochain film consacré au Crazy Horse. PHOTO FRED KIRBY

# Melting boxe

Une salle d'entraînement vue par le documentariste Wiseman. Punchy.

## BOXING GYM

DE FREDERICK WISEMAN



Un documentaire sur la boxe, huis clos dans un hangar reconverti en salle d'entraînement, encombré d'accessoires sportifs, tapissé d'affiches de matchs et de photos de champions... De quoi, a priori, rebuter tous les spectateurs qui ont racroché les gants depuis *Raging Bull*, de Scorsese. Ils auraient tort, pourtant, de se priver de cette incursion dans le royaume de Richard Lord, ancien pro qui accueille, dans son club, un concentré de la société américaine.

Ça se passe à Austin, Texas. On ne sortira pas du hangar, on ne visitera jamais la ville, mais elle est là, tout entière, dans ce bouillonnant sanctuaire de l'effort physique. Ici se mélangent et se côtoient im-

migrés latinos et WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*), cadres et prolos, repris de justice et mères de famille avec leurs bambins, athlètes pros ou amateurs...

Ce film, passionnant, est une étape supplémentaire dans la quête sociologique que le documentariste Frederick Wiseman poursuit depuis toujours : hôpitaux (*Hospital*), tribunaux (*Juvenile Court*), lycées (*High School I et II*), et même une célèbre agence de mannequins new-yorkaise (*Model*)... Sa méthode : l'observation silencieuse, patiente. Le sens du temps et du tempo. Pas de commentaire, pas de « personnage central » qui transformerait l'immersion en portrait romanesque. Mais des bribes de vie, happées sur le vif, et une ambiance. Les conversations, les plaisanteries et les confidences dessinent une mosaïque singulière et révélatrice des caractères et des

comportements. Affrontement ritualisé, sublimé, la boxe se substitue à la violence et à la tension des rapports sociaux hors du gymnase. Wiseman la filme en chorégraphe, avec le même brio, le même art du cadre et du montage que dans *La Danse*. Mouvement perpétuel des corps qui s'accordent et s'affrontent, tension, détente, temps, contretemps. Des muscles se nouent, des pieds virevoltent.

D'une scène à l'autre, une simple séance de pompes, un banal entraînement sur le ring se mue en ballet harmonieux, mécanique de grâce et de puissance. Cette magie gagne le son : claquement des cordes, rythme des coups et des souffles, choc mat du punching-ball : un drôle d'orchestre de percussions, bande originale d'une belle aventure humaine... **CÉCILE MURY**

Documentaire américain (1h31).



ÉTATS-UNIS. 1 H 31.  
DOCUMENTAIRE.  
SCÉNARIO FREDERICK  
WISEMAN. PHOTO JOHN  
DAVEY. PRODUCTION  
FREDERICK WISEMAN.  
DISTRIBUTION SOPHIE  
DULAC.

## Boxing Gym ★★★★★

Un documentaire sensible et humain.

Le pape du documentaire américain Frederick Wiseman, 81 ans, bénéficie d'une double actualité. En librairie, avec le livre somme consacré à son travail (*Frederick Wiseman*, Gallimard) et cinématographique avec ce *Boxing Gym*, une plongée en apnée dans un club de boxe d'Austin, Texas, où se côtoient toutes les facettes de l'Amérique d'en bas. Wiseman

poursuit ici son travail sur la violence apprivoisée, thème récurrent de toute son œuvre. Fidèle à son cinéma vérité, pas de voix off explicative ni de montage spectaculaire, simplement une approche sensible et humaine de son sujet. Du travail d'orfèvre. ■ **T.B.**

De Frederick Wiseman • 1 h 31

## BOXING GYM

de Frederick Wiseman



Richard Lord tient un centre d'entraînement de boxe à Austin. Tout le monde peut s'y inscrire : jeunes ou vieux, hommes ou femmes, Noirs ou Blancs, amateurs ou professionnels... Seules conditions : on paie en liquide et on n'est pas là pour se battre. À 81 ans, le documentariste Fred Wiseman vient de réaliser l'un de ses meilleurs films. Le sujet, il est vrai, est idéal : la boxe aurait pu être inventée pour le cinéma. Tout y est affaire de mouvements, de rythmes, d'enchaînements et de musiques. Wiseman l'exprime en images mais aussi en sons

(il est également preneur de son et monteur). Le choc des gants fait office de percussions tandis que les mesures sont figurées par les reprises, dont la fin est régulièrement annoncée par les coups de cloche. À force, l'activité paraîtrait presque pacifique si la réalité ne nous rappelait à l'ordre. D'abord au détour d'une conversation, lorsqu'un sportif évoque une tuerie récente, puis surtout à la fin, quand un combat entre deux pros rappelle que l'entraînement mène à ces trois minutes d'affrontement sur le ring, d'une intensité dévastatrice. Wiseman canalise cette énergie pure avec une maîtrise parfaite, créant un effet viscéralement exaltant. **G.D.**